

philosophy

COURRIER DES ANCIEN·NE·S DE L'INSTITUT SUPÉRIEUR DE PHILOSOPHIE
ET DE L'ÉCOLE DE PHILOSOPHIE

Le soin sorti de l'ombre

Par le professeur Michel Dupuis

La crise sanitaire nous fait ressentir et voir bien des choses ! Les descriptions avancées par A. Schütz du monde tel qu'il est vécu par le citoyen interloqué, atteint par l'accident ou la maladie, se trouvent confirmées en tout cas sur un point : la crise nous fait voir tout autrement ce qui redevient une « réalité », comme une chose qui heurte quand elle revient au galop. La crise révèle. Elle renouvelle le regard. Alors qu'elle suspend beaucoup d'idées toutes faites et de projets, elle redistribue les évidences et les priorités. Ce qui était au centre des débats d'actualité et qui semblait le plus important, se voit refoulé en périphérie. Et des choses habituellement dans l'ombre, tout à coup, apparaissent. La crise remet en lumière un certain invisible, et surtout elle fait apparaître quelques « invisibles », toutes ces personnes qui soutiennent la vie au quotidien en étant confinées dans des activités peu valorisées – peut-être même des « sales boulots ».

Récusé, au moins provisoirement, le scénario social habituel, qui distribue les rôles aux acteurs de premier plan, puis aux figurants et enfin à tous les autres, dans la profondeur du décor. Le thème est théoriquement bien connu : pensez au film *Les invisibles* où L.-J. Petit met en scène des femmes SDF, ou encore au livre de G. le Blanc, *L'invisibilité sociale*. Il me semble toutefois que cette crise inédite nous livre une révélation tout à fait spécifique : elle nous met sous les yeux des invisibles d'un autre genre, des femmes et des hommes pas forcément en rupture sociale, mais dont la fonction ne recevait pas l'attention qu'elle mérite. Je pense ici à l'ensemble des professionnels dans les métiers du *soin*. Entendons-nous bien ! Comme tout le monde actuellement, je pense évidemment au personnel « soignant » au sens habituel, au monde des soins de santé, et c'est la moindre des choses ! Mais je pense aussi à celles et ceux qui pratiquent de « petits » métiers invisibles ou si peu remarqués, alors qu'ils sont indispensables et rendent vivables nos vies.

Nous sommes en confinement, nous disparaissions des espaces publics et voilà qu'apparaissent celles et ceux dont nous avons *besoin* : ces travailleurs qui fabriquent, qui transportent et qui distribuent notre alimentation, nos médicaments, nos loisirs, notre information, nos déchets, et notre courrier, etc. Sans oublier les enseignants et les personnes qui gardent nos enfants. Voilà autant d'«agents de soin», qui pratiquent un soin effectif, social, sanitaire, psychique...

La crise révèle un secret que nous connaissions, dans le cœur, mais dont il était convenu qu'on ne parle pas, et que chacun formulera à voix basse, comme il le veut : «Que serais-je sans vous toutes et tous» ?

«L'essentiel est invisible pour les yeux...» La parole du poète-aviateur a pu sembler désuète et d'un autre temps, triviale et romantique plutôt que phénoménologique. Et voilà qu'elle résonne autrement aujourd'hui : les travailleurs essentiels, les oublié·e·s qui font le soin quotidien sont remis-es en lumière.

Savons-nous ce que nous disons quand nous nous invitons à «prendre soin» – de nous, des nôtres, de tous, les uns des autres ? Le soin n'est-il

Numéro 25
Juin 2020

Éditeurs responsables

Alexandre Guay
Peter Verdée

Secrétariat

Benoît Thirion

ISP - UCLouvain
Place Cardinal Mercier 14 - L3.06.01
B - 1348 Louvain-la-Neuve

pas l'unique nécessaire, qui se réalise concrètement en gestes, en mots et en pensées ? Le soin n'est-il pas le fond – les anciens Chinois disaient la racine (本) –, la condition du vivre ?

Ainsi, la crise nous ouvre les yeux sur un monde plus vrai, plus subtil, plus nuancé : les métiers les plus importants, les activités qui comptent, les gestes qui sauvent, ne sont pas ceux qu'on croyait. Aujourd'hui, nous saluons enfin les personnes qui assurent les soins de santé, et nous nous rendons compte que leur travail rejoint celui d'autres travailleurs, souvent peu qualifiés, dont le service est indispensable. Les invisibles devenus visibles ne retourneront pas dans l'ombre. On doit y veiller, car la crise nous aura forcés à faire un pas de plus dans l'humanisation de nos sociétés. L'*épiméleia* socratique trouve ainsi une nouvelle signification relationnelle et les modèles du *care* trouvent leur sens authentiquement politique : notre fraternité passe par la reconnaissance de la dignité et de l'interdépendance de chacun-e.

Alumna à l'honneur

Aurore Kesch

*Aurore Kesch est Présidente nationale de Vie féminine
Elle est licenciée et agrégée en philosophie (1994)*

L'irruption de la philosophie

La philosophie a fait irruption dans ma vie comme une évidence. C'est arrivé, d'un coup, en rhéto. Ravie de mes études secondaires en latin-langues, je me destinai depuis mon premier cours de néerlandais à devenir interprète. Il a suffi d'un titulaire qui, s'appuyant sur mon côté littéraire et «réflexif», prononce les quelques mots qui ont ouvert les portes d'une possibilité concrète...

Je me suis lancée en philo comme on se lance dans un voyage inspirant, sans vraiment de limites, toutes voiles dehors. J'en ai immédiatement apprécié la profondeur, la liberté, l'exigence, la rigueur. Les premiers à m'avoir donné des frissons, outre mes fabuleux professeurs de l'époque, furent Aristote, Nietzsche, Kant et Marx. Jamais loin des grands maîtres du soupçon, j'ai presque naturellement consacré une grande part de mon mémoire à l'ennui, grâce notamment à Schopenhauer... Et Moravia, dont le roman donne à voir si justement ce que celui-là donne à penser. D'autres thèmes qui me sont chers : le sublime, la vérité, les questions qui valent d'abord par elles-mêmes... Et tous les duos conceptuels, quels qu'ils soient : Immanence/Transcendance, Liberté/Hétéronomie, Forme/Puissance, Nature/Culture...

Les premiers pas professionnels

Après ma licence et l'agrégation (la pédagogie : un autre de mes grands centres d'intérêt !), et un premier job d'essai « pour me rassurer », j'ai ouvert un café-librairie avec une amie. (Il y aurait beaucoup à dire sur cet endroit où l'on pouvait boire une bière servie avec justesse et consulter ou acheter des livres neufs ou d'occasion, en littérature et sciences humaines.)

La démarche philosophique au service de la société

Ce sera un peu plus tard, chez Vie Féminine, que je découvrirai l'Éducation Permanente et son formidable potentiel subversif...

Mes convictions féministes et pour une société plus égalitaire et juste, soutenues par mes acquis philosophiques, ont trouvé là de quoi s'épanouir.

Décoder le monde, ses systèmes de domination, creuser sans cesse des grilles de lecture et tracer, avec les femmes et à partir d'elles, des chemins d'émancipation individuelle et collective me passionnent. Le renforcement de l'expertise de chacune d'entre elles, l'émergence collective d'une puissance de transformation sociétale, soutenu par un travail maïeutique sur les rapports de force à l'œuvre, font partie de mes plus grands intérêts.

Et l'exigence politique, noble, dans toutes ses déclinaisons, a coloré et colore les missions des trois fonctions que j'ai occupées jusqu'aujourd'hui.

Travailler à faire valoir les droits des femmes, pour que nous puissions enfin

vivre, tous, dans une société, où l'existence de chacun ne serait pas dictée et réduite par son sexe, son origine sociale, sa couleur de peau ou son orientation sexuelle (quand on ne fait pas partie des référents des systèmes qui régissent notre « faire société »), me permet de faire vivre mon rapport à la philosophie comme j'entendais le faire : il faut qu'elle serve!

Et je pense qu'elle peut vraiment servir encore davantage dans ces temps compliqués et insécurisants où les inégalités déjà à l'œuvre habituellement sont aggravées.

De la grève des femmes à la crise sanitaire

Le 8 mars dernier, nous participions à un événement que j'ai eu le plaisir d'accompagner de très près : il s'agissait de la grève des femmes. Une grève ? Mais pour réclamer quoi ? En réalité, nous ne demandions rien de scandaleusement impossible : une répartition juste des réponses aux besoins de toutes et tous et donc une prise en charge collective bien plus efficiente par la société.

Ce qui est scandaleux, c'est l'ombre projetée sur ce qui, dans la vie des femmes, est confisqué pour permettre à l'entièreté du monde de fonctionner, dans tous les domaines qui touchent au « reproductif », où les femmes sont massivement surreprésentées (que ce soit d'ailleurs à la maison, ou au boulot...)

Cette crise du Coronavirus rend visible ce sur quoi nous alertions déjà alors : la charge mentale du foyer qui pèse sur les femmes, le problème du partage des tâches inégalitaires, le travail « reproductif » de soin aux autres qui incombe aux femmes et qui est invisibilisé et dévalorisé face au travail « productif » (alors qu'il est essentiel), la conciliation entre la vie privée et la vie professionnelle qui semble ne concerner que les femmes...

Je comprends que beaucoup aspirent à retrouver leurs vies d'avant, mais il serait intéressant de ne pas rentrer trop vite dans nos zones de confort. Nous savons que les crises renferment en elles des opportunités à saisir. Comme beaucoup, je souhaite que l'on puisse s'en emparer pour faire advenir une société qui ne laisserait personne de côté et qui ne ferait plus de la production le seul rapport au monde possible.

Entretien avec un chercheur

Clément Bertot

Assistant ISP/EFIL

Quel a été ton parcours jusqu'ici ? Qu'est-ce qui t'a amené à la philosophie ?

Après des études de philosophie menées à Reims ainsi qu'à la Sorbonne (Paris IV), j'ai fait le choix de me consacrer à l'enseignement. Lauréat du CAPES et de l'agrégation, j'ai d'abord enseigné en Lorraine à partir de 2007, puis dans un lycée à Châlons-en-Champagne jusqu'en 2014, avant d'être recruté à l'UCLouvain comme assistant. Mes professeurs de philosophie m'ont donné le goût de cette discipline. Selon moi, la philosophie se transmet d'un individu à un autre ; c'est l'énergie des personnalités, qui permet de développer cette passion qui ne vous quitte plus !

Quel est l'objet de tes recherches actuelles ? Quels sont tes autres centres d'intérêt philosophiques ?

Mes recherches portent sur l'axiologie : je m'intéresse aux valeurs, à la façon dont elles pré-déterminent notre vision du monde. La philosophie elle-même peut se concevoir comme une interrogation sur les valeurs. Je suis en train d'achever une thèse de doctorat qui porte sur la réévaluation des sentiments et des comportements moraux dans l'œuvre de Nietzsche. Je montre essentiellement que Nietzsche veut réhabiliter le concept grec de « vertu » dans un contexte moderne. Il faut rappeler qu'en allemand, le terme de « vertu » (*Tugend*) vient du verbe *taugen*, qui signifie « valoir », « avoir de la valeur ». Aux yeux de Nietzsche, le caractère interminable et presque insoluble des débats moraux, dans la modernité, tient à l'absence d'un consensus, sur les notions morales et en particulier sur les vertus. Cette probléma-

tique touche aux valeurs, elle nous situe à la croisée des enjeux théoriques et pratiques. Plus généralement, dans mon propre travail, je m'intéresse à la façon dont les philosophes abordent la question des valeurs dans la postérité de Nietzsche, par exemple dans le champ de l'herméneutique, ou dans le courant de la phénoménologie.

Quelle leçon de Nietzsche retiendrais-tu pour nous inspirer dans la situation inédite que nous vivons actuellement ?

Il est tentant de faire appel à Nietzsche, pour y voir clair, dans la crise que nous traversons. La période est éprouvante, et nous avons besoin de repères pour comprendre ce que nous vivons. Nietzsche est d'une aide précieuse : il voulait effectivement se voir lui-même comme un «médecin de la culture» toujours en quête de la grande santé. Dans le contexte actuel, son œuvre pourrait nous aider à mieux comprendre la biopolitique, et la médicalisation des existences. Nietzsche ne concevait jamais la santé comme un processus uniquement physiologique. À ses yeux, la santé du corps conditionnait aussi la vitalité spirituelle et culturelle. L'extension du paradigme médical à toutes les activités humaines pourrait nous servir de fil conducteur aujourd'hui. Mais au-delà de l'homme, nous pourrions nous demander si notre modèle de civilisation accorde à la nature la place qui lui revient. Nos maladies ne sont pas séparables des équilibres ou déséquilibres environnementaux. Il faut mesurer l'interconnexion des espèces et des écosystèmes, soigner tous les vivants, et pour cela, il ne faut pas s'enfermer dans l'anthropocentrisme, dont Nietzsche était un grand adversaire !

En tant qu'assistant, que t'apporte le fait d'accompagner des étudiant·es ? Quelles sont les exigences de ce travail pédagogique ?

Je dois dire que j'apprécie beaucoup enseigner ! J'accompagne des étudiant·es depuis treize ou quatorze ans maintenant, et je pense que ma vie professionnelle sera consacrée à cette activité. C'est un travail exigeant, mais gratifiant. On retire beaucoup de plaisir à inculquer la passion philosophique aux étudiant·es, qui sont en demande d'idées, pour guider leur réflexion. À mes yeux, la philosophie est d'abord une tradition. D'une génération à l'autre, il faut transmettre le fil rigoureux de la pensée. On doit rester fidèle à la tradition philosophique, donner le goût des grands auteurs et des grands textes, et mettre en perspective les questions que les philosophes se posent avec les situations contemporaines. À ce prix, la philosophie reste une discipline vivante et passionnante.

En quoi le fait de poursuivre tes recherches dans l'environnement de l'UCLouvain est-il une opportunité ?

Lorsque j'étais encore étudiant de philosophie, en France, le nom de « Louvain » était presque un mot magique. Je me souviens des professeurs de la Sorbonne, qui nous parlaient de Louvain-la-Neuve, comme d'une institution vénérable. Avant d'être recruté comme assistant, j'avais participé à une journée d'étude en phénoménologie dans la salle Jean Ladrière, pour y donner une de mes premières conférences. Puis mes années d'assistantat ici m'ont ensuite permis d'enrichir mon expérience d'enseignement, de me confronter à un nouveau public, et d'organiser plusieurs colloques internationaux. J'éprouve un véritable attachement pour EFIL et pour l'ISP. Mon projet sera de postuler prochainement en vue d'obtenir un mandat de chargé de recherches auprès du FNRS. En cas de succès, j'aurai l'opportunité de poursuivre des recherches à l'UCLouvain. Je n'ignore pas que la concurrence est rude, mais il faut rester optimiste, et tenter de valoriser ses acquis et son parcours.